NANTES EN FLANANT

(Souvenirs, Scènes et Croquis)

Henri BARBOT

Illustrations de RYLEM

Imprimerie de Lajartre, Nantes 1930

numérisation : Odile Halbert, avril 2007

http://odile-halbert.com/Paroisse/Loireat/NantesFlanant/Nantes.htm

18 – Pêche et Pêcheurs

Ce n'est pas d'un passe-temps qu'il faut parler ici, c'est du métier que la Loire nourricière, mais capricieuse, rend tantôt profitable, tantôt ingrat, et toujours dur. Ceux qui l'exercent habitent au bout du monde, c'est-à-dire au bout de Nantes, au-delà de ce qu'on appelle la côte Saint-Sébastien où se dressent pittoresquement, au milieu des perches à sécher les filets, leurs « cagnas » en planches, calfatées contre la pluie et coude à coude contre le vent du large.

Des bords du quai, elles escaladent aussi la rue de la Fonderie, cherchant un refuge surélevé contre les grandes eaux qui auraient vite fait de les cueillir avec leur cargaison.

Dans les quatre mètres carrés que leur toit de tôle tient à l'abri de la pluie, repose, pour chaque propriétaire, le moyen, et surtout l'espoir, d'une pêche miraculeuse : les solides « filets courants » aux ralingues allégées en haut, plombées en bas et

qui enferment en un mur mouvant la troupe argentée des aloses ; les fines mailles, qui capturent lamproies et lamprillons, tous ces traîtreux engins qui font les belles razzias dans la gent poissonnière.

A côté de cela et à un mètre au-dessus de tous les utiles brimborions qui composent le « barda » d'un pêcheur digne de ce nom, un lit de camp étroit dont la planche est rembourrée tant bien que mal de bouts de filets, de voiles hors d'usage et de vieux suroîts, sur lesquels on ronfle à poings fermés en attendant le flot.

C'est que toutes les heures ne sont pas bonnes pour la pêche, ni toutes les eaux. Le programme du travail de chaque journée n'est pas réglé par les horloges des villes ni sur l'appel des sirènes ; ce n'est pas non plus le soleil qui marque l'heure où l'on s'embarquera à deux, l'un aux avirons, l'autre aux filets, pour dériver du Petit-Rocher jusqu'à Pirmil, au fil des eaux propices. Le pêcheur sait l'heure de chaque jour au flot et au jusant, la date du mois au « gros de l'eau » et à la « morte eau », les saisons aux mailles de ses filets et c'est la lune qui ramène autour des cagnas goudronnées, l'activité insouciante des pêcheurs de saumons et d'aloses.

Ils arrivent de la côte et de la grève, des Gibrayes, du Petit-Rocher, surtout du riant village de la Becque ; le rayon de

leur habitat va de la « Côte des Allumettes » au clocher de Saint-Sébastien.

La plupart portent alors leur « nom de Seigneurie » : l'Hameçon, Pipette, Cadet, le Bouif, les Sabreux, le Cafard, etc. (et j'en passe de plus réalistes), foule sympathique qui s'agite autour du café « Nique-Nique », dominant de sa maçonnerie les petites cabanes noires et dont le patron, pêcheur lui-même, fut naguère trouvé mort à son Champ d'Honneur : les flots de la Loire.

Tout le jour, on a supputé les chances, car voici revenir l'époque de la montée des poissons marins qui vont s'empiéger dans les cédors. Les eaux seront-elles claires ou troubles ? D'en haut, signale-t-on des crues ou des décrues ? Le poisson va-t-il chercher le fond ou simplement reimonter entre deux eaux ? Et l'on a discuté chez Nique-Nique en présence du muscadet et parmi les vagues odeurs du goudron frais.

Mais la nuit monte et les solutions restent, comme toujours, indécises ; l'imprévu est, après tout, le charme du métier ; c'est lui qui façonne les hommes en leur apprenant à lutter intelligemment, voire même à se soumettre joyeusement s'il n'y a plus que cela à faire.

Les flots sont gris sur la grève, mais le milieu du fleuve reflète encore des lueurs. A l'horizon, un train se hâte de tracer un trait de fumée

blanche qui s'enfuit en courbe vers le pont de la Vendée dont les arches recueillent, à ras des flots, les derniers rayons du couchant, cependant que, vers l'aval, une ligne de points lumineux traverse les eaux en faisant ressortir la noire architecture du pont de Pirmil. C'est ainsi qu'est jalonné, le soir, pour les pêcheurs, le champ mouvant où ils vont agir.

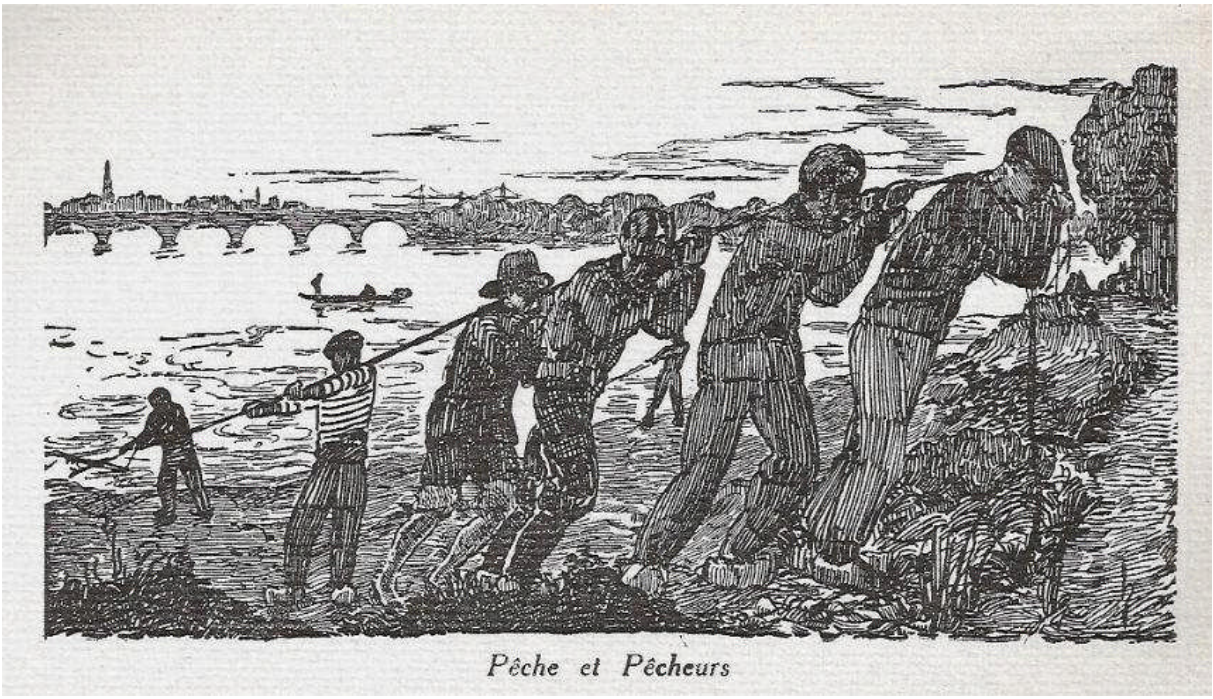
Les eaux sont favorables. Depuis des jours, des semaines, les saumons bleus franchissent le rapide de Pirmil et ses bouillons d'écume. Sous la surface des eaux qui reflètent, parmi les nuances indécises du ciel d'automne, les balcons du château de la Prairie d'Amont, ils remontent sans arrêt vers la Loire fluviale, où leur capture est d'avance mise à prix par les tenanciers qui monopolisent la pêche.

Ici, dans la Loire maritime, pas de préférences, pas de monopole. A chacun sa barque, ses filets et un bon compagnon d'aventure, pourvu qu'on inscrit maritime et qu'on ait son rôle en règle.

Et les saumons remontent toujours, librement, vers l'Anjou, vers la Touraine, jusqu'à ce que les Bretons soient autorisés à les arrêter au passage. Mais tout arrive à la longue et dès ce moment il n'y a plus personne qui songe à perdre son temps.

On y voit à peine, que les petites barques s'éloignent déjà vers le large, chargées de leurs filets empilés à l'arrière. Ce sont de longs engins flot-

tants, hauts de 2 mètres, longs de 200. La maille laisse passer les poissons de 15 livres ; c'est-à-dire qu'on ne ramènera que de belles prises... ou rien du tout.



Pêche et Pêcheurs

Tout le long du filet, et de chaque côté, pour qu'il n'y ait pas d' « à main » et qu'on puisse s'en servir en tous sens, pendent de grandes mailles de 70 centimètres qui compliquent, pour le poisson, l'art de se dépêtrer.

Pendant que le compagnon souque aux avirons, plus ou moins dur, suivant le temps et le flot, le pêcheur laisse adroitement couler du bord l'engin plombé légèrement en bas. Il faut y aller en douceur avec le saumon, qui aurait tôt fait de passer sous le filet car les eaux sont hautes — ou par dessus — car il saute admirablement — s'il percevait

trop vite une résistance ; mais le filet fait poche à la plus légère poussée du poisson et c'est cette souplesse qui le trompe et l'enlace.

Le bateau dérive lentement vers Pirmil, entraînant son piège invisible dans les eaux glauques. Mais voici le moment de le ramener sur la barque et de l'y entasser méthodiquement pour la prochaine tentative. A mesure que revient le filet, l'espoir se rapetisse. En voici 50 mètres, 100 mètres d'empilés et rien dedans. Pourtant, ne sent-on pas quelque résistance, quelque mouvement dans l'eau profonde ? Le rameur est attentif, le pêcheur redouble de vigilance; il semble vraiment que quelque chose approche : une lueur, des sursauts désordonnés, une belle forme allongée qui se débat avec vigueur et voici dans la barque, le beau poisson au dos moucheté qui tombe embarrassé parmi les fils.

D'un coup de bâton ou de sabot il a déjà le crâne fracassé et, après un bref sursaut d'agonie, il ne montre plus, immobile, que ses flancs gris d'argent et son ventre d'un ton rosé qui laisse transparaître la succulence de sa chair.

***

Avec février qui finit, plus de beaux saumons de 20 et 30 livres et le pêcheur dédaigne les petites captures, car voici la bande argentée des fines aloses.

Les barques sont rangées nombreuses près du Petit-Rocher ; sur chacune est une civière portant

la « sinne » aux solides ralingues chargées, l'une de liège, l'autre de plomb et reliées en patte d'oie à un bâton solidement tenu du rivage. Le rameur pique droit vers la rive opposée, nageant énergiquement, pendant que le filet se déroule, tombe à l'eau et s'y dresse comme un mur aux fines mailles.

L'homme au bateau est arrivé au milieu de la rivière ; le filet est tendu. Il rapporte alors le bout de la corde qui, sous l'effort des pâleurs, ramènera vers le bord l'autre bout des ralingues et enfermera ainsi en une courbe traîtresse les poissons qui se trouvent dans son aire et que leur grosseur rend captifs.

Groupés par équipes de 8 ou 10, se relayant sans cesse à mesure que le filet arrive, les pêcheurs martèlent en cadence la rive du fleuve au choc de leurs sabots ferrés. Le filet vient, petit à petit, descendant le fleuve et sa courbe s'accentue sous l'effort. Chacun empoigne à son tour le funin au plus près de l'eau et, tendant l'épaule, s'en va vers la terre ; dès que sa place est libre, un autre lui emboîte le pas, puis un troisième, puis tous, jusqu'au premier qui, devenu le dernier, revient à la première place renouveler l'effort de ses bras et mesurer la longueur de son pas au rythme du travail commun.

Au milieu du fleuve, un autre rameur, sur la grève un autre groupe qui répète le même effort, qui s'approche à la même cadence. Une troisième barque dans le lointain, un troisième groupe de hâleurs et l'incessante activité des pêcheurs se re-

nouvelle et se succède ainsi tant que les eaux sont bonnes.

Enfin, l'équipe tient les deux bouts de la senne qu'elle ramène au rivage. A mesure que se rapetisse le cercle des lièges flotteurs, les cordes sont enroulées, le filet s'entasse sur une civière, une barque accoste. Il est temps : on entend le piétiment de l'autre équipe qui approche.

Le cercle est tout petit et la proie se sent captive, car les lièges dansent sur l'eau. Une ou deux brasses encore et voici le butin ; quelques coups rapides de ci et de là sur des poissons argentés, le bruit des exclamations et des quolibets, puis, d'un coup de reins, la senne repliée est chargée sur la barque, qui s'enfuit au plus vite. Et, leur passant leurs doigts aux ouïes, les pêcheurs emportent les belles aloses.

***

Avec leur cadence identique, leur balancement égal, les équipes se relaient. La pluie tombe ; les nuages au loin semblent toucher les eaux ; les flots frémissent et le vent fait gicler l'averse contre les suroits et les vêtements huilés. Voici l'Hameçon et Pipette et le Bouif et le Cafard et les Sabreux et la Gadoue et tant d'autres qui, tour à tour, vont au flot, remontent la grève et redescendent à la besogne. La pluie redouble, peu importe moere. La cadence continue, le filet vient, les barques accostent, les barques repartent.

II faut vraiment que Dieu octroie à tous ces durs travailleurs, le don de ne se souvenir que des rayons de soleil et des coups fructueux pour qu'ils conservent la persévérance et l'espoir. Mais n'en était-il pas de même déjà, il y a deux mille ans, en Galilée, où le Patron des Pêcheurs avait jeté ses filets « toute la nuit sans rien prendre ? »

Que Dieu leur fasse donc à eux aussi la grâce d'une pêche miraculeuse.



Addenda :